

A propos de Marie Desseembre, Madone Noire

A. ANTOIR



Le regard mystérieux de cette «Joconde Réunionnaise» semble vous observer, souvenir d'un passé douloureux et plein d'espoir aussi : c'est le visage d'une madone noire, selon l'expression d'Emmanuel Genvrin, tableau d'un peintre anonyme exposé au musée Léon Dierx.

La troupe Vollard comprend actuellement une trentaine d'acteurs, tous bénévoles, ils sont unis par le même plaisir du jeu et il faut dire qu'ils ont besoin d'enthousiasme pour répéter presque tous les jours depuis bientôt trois mois.

Emmanuel Genvrin, bien qu'il s'en défende, est le véritable metteur en scène de la troupe parce qu'il a vraiment une vision d'ensemble de la pièce, de ce qu'elle doit signifier, des «messages», s'il y en a, qu'elle va faire passer. Aussi, de sa place, lors des répétitions, vit-il tous les rôles, à la fois : il rit, fait des mimiques, gesticule en même temps que les acteurs, puis saute sur scène pour suggérer un geste, préciser l'occupation de l'espace, rappeler l'idée que le jeu de tel personnage doit évoquer...

C'est lui également qui, au départ, a eu l'idée de la pièce. «Tempête» était une pièce d'hommes, il fallait faire

une pièce de femmes. La femme tient en effet, à la Réunion, une place considérable. Le problème de la maternité prend une résonance, ici qu'elle n'a pas ailleurs du fait du passé vécu. N'oublions pas que le statut juridique était donné à l'enfant par sa mère, que c'était d'elle dont dépendait sa condition d'esclave ou d'homme libre. Le père était inconnu, il pouvait être de toute façon arraché à la plantation à tous moments. Quant au colon blanc, il ne reconnaissait jamais les enfants qu'il avait eu de ses esclaves. «La femme fait ses enfants toute seule, dit E. Genvrin, c'est l'abandon de l'enfant par l'homme». Ainsi, parle-t-il de «paternité conflictuelle».

C'est donc de cette volonté qu'est née l'idée du chœur des femmes yambanes; un chœur qui comme, dans la tragédie grecque, accompagne chaque fois le héros, lui répond, le plaint, le critique ou lui donne des conseils. Ce chœur représente comme le dit l'une des participantes «la conscience populaire», notre opinion à nous, public.

Ainsi s'est fait jour le thème essentiel de la pièce, mais beaucoup d'autres éléments se sont très vite

combinés à cette première donnée. Tempête était «une pièce de résistance», après le 10 mai, elle ne correspondait plus à rien pour la troupe. «Marie Desseembre» est une pièce «d'épanouissement». C'est en quelque sorte la reprise de Tempête mais «elle va plus loin, c'est une création d'une grande liberté». Avant même que la fête du 20 décembre se décide et que les Comités se multiplient, la troupe Vollard a voulu faire coïncider sa pièce avec la fête de l'abolition de l'esclavage. «On pressentait» que ce serait un moment capital avec toute sa symbolique, ses personnages, sa mythologie. Le rôle du théâtre, c'est de refléter la société, il doit devancer et provoquer les choses», dit Emmanuel Genvrin.

Au thème de la maternité, s'est donc tout naturellement ajouté celui de la libération. Et puis le prétexte de la pièce a été fourni par l'histoire d'une vieille femme de Saint-Gilles-Hauts, Marie Vitaline Vitel, qui croit avoir vécu ce que sa grand-mère lui a raconté : le marronage, l'arrivée de Sarda Garriga, la libération des esclaves, la fête...

Ainsi est né le personnage de Marie Desseembre, c'est elle, cette vieille femme qui meurt à la Noël 1948. L'histoire qu'elle raconte est celle de sa période de gestation dans le ventre de sa mère :

«Marie Mirandine, jeune esclave de plantation aime en secret le fils du maître. Elle attend un enfant de lui, le scandale éclate avec les événements de 1848 qui verront l'arrivée de Sarda Garriga et l'affranchissement des esclaves. Marie Mirandine doit fuir dans les hauts, elle en descend le 20 décembre et accouche d'une petite fille au milieu des siens. Elle meurt des suites de l'enfantement le jour de Noël. On baptise sa fille Marie Desseembre, fille de la liberté».

On le voit la trame de la pièce ainsi présentée par la troupe Vollard est riche en significations et en références à l'imaginaire collectif, notamment par le symbolisme religieux (virginité, nativité, fuite en Égypte...) et bien sûr, on l'a dit, elle fait appel à la mythologie proprement réunionnaise : la femme souvent seule, mère d'un enfant sans véritable père, le métissage, la magie africaine, elle fait appel à l'histoire et la mémoire que le peuple réunionnais en a conservé : l'esclavage, les marrons, Sarda Garriga...

Amour et histoire se mêlent comme dans les plus beaux récits, une histoire finalement mal connue des Réunionnais car on ne l'a pas apprise «ou peu dans les écoles. Emmanuel Genvrin a donc fait un énorme travail d'archives. Peu à peu» a pris forme ce monde réunionnais de 1948 qu'il ne faudrait pas croire manichéen. La société blanche comme la société noire d'ailleurs d'ailleurs était divisée, les deux tiers de la population blanche était appauvrie. Il y avait les gros colons avec leurs commandeurs et de nombreux esclaves, il y avait les petits blancs des hauts avec un unique esclave. Les rapports étaient très différents entre les uns et les autres. Quant aux noirs ils n'avaient pas non plus trouvé d'unité (le pouvaient-ils d'ailleurs ?). «Marie Dessebre» nous les présentera un peu comme une contre-société avec ses bases occultes et un chef qui règle les litiges. Les noirs marrons n'étaient semble-t-il pas toujours compris par le reste de la population noire. Condamnés et pourchassés par les uns, ils étaient redoutés par les autres et considérés comme des brigands. Emmanuel Genvrin a voulu en faire «des sortes d'anarchistes à la Mesrine» ils représentent pour lui l'expression extrême de la liberté «celle qui va jusqu'au bout».

Ce sont ces multiples facettes de cette société que la troupe Vollard a évoquées pour nous sans oublier d'y glisser des références à celle de 1982. En effet, «nous vivons une période similaire», pense Genvrin. Le 10 mai est un événement extérieur à l'île qui provoque de grands et profonds remous. La Réunion colle à la France et à ses soubresauts historiques sans être jamais passive».

Écrite en français et en créole Marie Dessebre est-elle une œuvre collective ? L'initiative, c'est certain, le travail d'archives et une grande partie de la rédaction reviennent à Emmanuel Genvrin. Le rôle de directeur de troupe n'est-il pas de motiver et d'entraîner la troupe dans un projet ? Jean-Luc Trules qui est aussi le chorégraphe de la troupe a écrit les chants. Les scènes de cœur ont été écrites à plusieurs. Certaines scènes sont nées de l'improvisation des acteurs à partir d'un canevas : scènes de bonimenteurs, lazzi... mais la pièce est une création collective dans la mesure où de nombreux changements sont intervenus, au gré de la troupe, au fur et à mesure du jeu comme cela se faisait à l'époque de Molière et de Shakespeare. Chacun finalement y participe à des degrés différents, apportant les uns leur expérience passée, leur compétence



déjà professionnelle et les autres leur vécu, occasion pour certains parfois de liquider par cette sorte de catharsis leurs inhibitions en matière de racisme.

Après de multiples démarches, Emmanuel Genvrin refusant avec raison l'alibi du «théâtre pauvre», a obtenu de bonnes conditions pour monter cette pièce. Financée par l'O.M.T.L. (Office municipal du temps libre) et le C.R.A.C. avec le concours du Ministère du temps libre, Marie Dessebre a fait partie des manifestations proposées par la ville de Saint-Denis à l'occasion du 20 décembre. Le choix du Grand Marché pour les représentations correspond bien à la conception du théâtre de la troupe Vollard, rejoignant par là les nombreuses tentatives en métropole (celle de Ronconi et

Mnouchkine par exemple) pour faire éclater le théâtre «hors les murs», «hors des théâtres» - volonté d'une retrouvaille avec le public sur les lieux mêmes de rassemblements populaires (marchés, halles, gymnase, etc...). Il faut dire qu'ici, comme l'ont compris les responsables culturels, le Grand Marché avec ses dentelles de fer et ses colonnades se prête bien à ce genre de manifestation.

Les visiteurs de l'exposition artisanale avaient d'ailleurs vu la scène circulaire sur laquelle ont évolué les acteurs. Et il n'est pas sans intérêt de savoir que ce plateau était le grand soleil de bois réalisé par Joël Boyer pour «Tempête» en fonction déjà de la pièce à venir. Du point de vue du décor donc, Marie Dessebre est bien l'inverse de Tempête. Entourée de gradins, surmontée de velum en



forme de rond, avec une toile de fond représentant un tableau ancien pour délimiter les coulisses, la scène suggère le cirque. Il n'est donc pas question de décor mais de lieu scénique dont l'espace est défini par les spectateurs. Ainsi n'y aura-t-il plus, cette coupure entre les acteurs et le public. En ce sens, le théâtre Vollard participe à ce courant qui, depuis Artaud, veut que le spectateur soit le plus possible impliqué dans le spectacle.

Le jeu des acteurs répond au même souci et prolonge le travail entrepris par la troupe depuis trois ans : danses, mimes, pantomimes, chants, alternance de scènes émouvantes et de scènes carrément bouffonnes. Un peu une recherche de théâtre total avec chants du chœur, musique de cuivre... et bien sûr maloyas - créa-

tion originale d'un groupe de Jean-Luc Trules et ses amis.

Allant encore plus loin que les autres spectacles, Marie Dessebre dont le texte comme pour le «théâtre du Soleil» n'est finalement qu'un cavenas, le jeu collant toujours à la parole et la précédant même, est surtout basé sur une recherche gestuelle et visuelle. Le parti pris en tout cas est le plus souvent comique, mais un comique à la «charlot» où se glisse toujours l'attendrissement.

Enfin l'utilisation des masques propre au théâtre Vollard, masques d'origine africaine, masques de la Comedia del Arte, vient renforcer cette conception du théâtre où tout, dans la mise en scène, est signe. Quant aux costumes, ils répondent d'abord à une volonté de fidélité historique. La recherche de documents aux archives a fait apparaître une

Réunion que l'on connaît mal, avec une mode très pudique, loin des jupes à fleurs et des bustiers des troupes folkloriques. Le vêtement du chœur, par exemple, est essentiellement constitué de ces lambas en tissus d'Inde, dont le pliage encore connu par des vieilles femmes, respecte exactement la tradition. Par ailleurs ces costumes, par le choix des couleurs blanc d'une part, ocre et rose couleur de terre d'autre part, symbolisent l'opposition de deux mondes.

Cette pièce est une «pièce à tiroirs» dit E. Genvrin. Comme les acteurs, chacun d'entre nous peut y découvrir «son 20 décembre». Et l'on pourrait retenir cette expression de l'interprète de Marie Mirandine : «Le 20 décembre, c'était un beau cadeau de Noël que l'on osait prendre».

